

BULLETIN DES AMIS DE “SOURCES CHRÉTIENNES”

NOS PUBLICATIONS EN 1975

Depuis janvier, la Collection a déjà « sorti » 7 volumes nouveaux (les deux volumes de la *Chronique* d'Hydax sont en fait de 1975), une seconde édition (n° 32 bis) et une réimpression (n° 21). Sauf imprévu, quatre et peut-être même cinq autres volumes nouveaux paraîtront encore avant Noël : le tome III du *Commentaire sur saint Jean* d'Origène, œuvre géniale mais tâtonnante et difficile à traduire ; le *Manuel pour mon fils* que Dhuoda, épouse de Bernard, duc de Septimanie, rédige en 841-843 pour son fils Guillaume alors âgé de 16 ans. Ce livre d'éducation, écrit par une femme laïque, tient une place unique dans la littérature latine du haut Moyen Âge et se rattache au genre littéraire très particulier des « Miroirs ». Intéressant parce qu'il est en partie autobiographique, il permet de faire le bilan de la culture profane et religieuse d'une famille chrétienne au milieu du IX^e siècle. Viendront ensuite la fameuse « Lettre d'Or » ou *Lettres aux frères du Mont-Dieu* (des chartreux), très beau texte d'un maître spirituel déjà connu de nos lecteurs : le cistercien Guillaume de Saint-Thierry (cf. *S.C.* n^{os} 61 et 82) ; le tome III des *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, dont le texte, en dépit de toutes les arguties juridiques, reste un document capital pour l'histoire religieuse de l'Afrique du Nord au temps de saint Augustin ; et enfin cette partie de la *Philocalie* (chapitres 21-27) qui contient des extraits d'Origène relatifs à un sujet précis : les rapports de l'économie divine avec le libre arbitre de l'homme.

Qu'on nous permette d'attirer l'attention sur trois volumes (n^{os} 32 bis, 212 et 221) qui contiennent une partie de l'ouvrage monumental de saint Grégoire le Grand intitulé *Morales sur Job* : le premier est la réédition du volume paru en 1952, contenant la remarquable introduction de dom Robert Gillet à l'œuvre et à la spiritualité de Grégoire et les livres I et II ; les deux autres, parus tout récemment, proposent la troisième partie de l'ouvrage, les livres XI à XVI, avec eux aussi, une introduction, des notes et des index — et naturellement une traduction française. L'édition des deux volumes est l'œuvre de M. Boco gnano qui, depuis plusieurs années, a consacré les loisirs de sa retraite à nous rendre facile et fructueuse la lecture de ce texte ancien, et l'a fait non seulement avec toute sa compétence, sa finesse et son goût de parfait latiniste, mais avec une grande pénétration psychologique et spirituelle. On peut donc déjà, en attendant la publication des autres livres, prendre une connaissance directe et personnelle de cette œuvre qui a été lue et relue dans tout l'Occident latin et a contribué beaucoup à en façonner la spiritualité. Si l'on veut bien passer sur quelques « longueurs », on sera récompensé par maints passages qui parlent vivement et directement à l'âme et à la conscience et ne manquent pas de résonances tout à fait « actuelles ». Qu'on en juge par les extraits joints à ce numéro du Bulletin.

Avons-nous été trop alarmiste dans nos deux ou trois précédents bulletins ? On nous l'a dit, mais nos propos, qui manifestaient de graves inquiétudes au sujet de nos publications, nous semblaient se justifier par une situation assez critique et très incertaine. La montée des prix de nos livres, que plus d'un déplore vivement, est significative des problèmes de l'édition ; et — que nos lecteurs n'en doutent pas ! — elle fait l'objet de nos constantes préoccupations, des nôtres aussi bien que de celles de l'éditeur, et cela depuis longtemps, mais malheureusement nous n'avons pas encore trouvé le remède.

Ce qui nous rassure un peu sur l'avenir, c'est à la fois la très grande estime qu'on manifeste très souvent pour nos éditions et la fidélité, ces dernières années, d'à peu près tous les abonnés à la Collection (leur nombre est du reste un minimum). D'autre part, le *Centre National des Lettres*, après une année d'abstention, a bien voulu reprendre l'attribution d'avances à notre éditeur pour les publications et le C.N.R.S. s'efforce de répartir au mieux des crédits toujours très insuffisants. Nous leur en sommes très reconnaissants et nous espérons ainsi, avec quelques subventions qui nous arrivent occasionnellement, par exemple de Belgique ou du Canada, maintenir à peu près notre rythme, ce qui est bien nécessaire pour plusieurs raisons, mais en particulier à cause du nombre d'excellents manuscrits qui attendent d'être envoyés à l'impression et qui contiennent des textes importants de « grands auteurs ».

« SOURCES CHRETIENNES » ET LA « MAISON DE L'ORIENT » A LYON

Cette « Maison de l'Orient méditerranéen ancien » a été construite par le Secrétariat d'Etat aux Universités en collaboration avec le C.N.R.S. Achevée au printemps dernier, elle a été inaugurée le 27 octobre. Elle regroupe (1, rue Raulin, 69007 Lyon) des moyens exceptionnels d'études et de recherches sur l'histoire de la civilisation dans le bassin oriental de la Méditerranée depuis les origines jusqu'à nos jours : divers Instituts et plusieurs Bibliothèques spécialisées de l'Université Lyon II, des formations associées au C.N.R.S., une « antenne archéologique » de l'Université de Saint-Etienne et l'Institut des « Sources Chrétiennes ». Sont ainsi engagés dans une collaboration privilégiée, des centres qui s'intéressent à l'Égypte, à la Grèce et au Proche-Orient, et cela depuis les débuts de l'histoire jusqu'à la Renaissance à travers les civilisations orientales et classiques, païennes, chrétienne et musulmane, en mettant en œuvre les méthodes les plus modernes de plusieurs disciplines qui ne peuvent que gagner à s'entraider et à se contrôler : archéologie, histoire et philologie. Ce regroupement fit l'objet d'une convention signée à Paris, au siège central du C.N.R.S., le 10 septembre dernier, par M. Pierre Grégory, directeur général du C.N.R.S., M. Pierre Creyssel, directeur administratif et financier, le Professeur Bernadet, président de l'Université Lyon II, le Doyen A. Latreille, président de l'Association des Amis de « Sources Chrétiennes » (et, un peu plus tard, par le Prof. Tomas, président de l'Univ. de Saint-Etienne).

On ne peut que se féliciter de cette nouvelle association et être très reconnaissant à tous ceux qui ont conçu le plan et l'organisation de cette « Maison de l'Orient » et qui pendant plus de cinq ans n'ont ménagé ni leurs efforts ni leur temps pour mener à bien cette création unique en son genre.

Peut-être faut-il noter que notre Institut des Sources Chrétiennes garde son local aux Facultés Catholiques, 29, rue du Plat, mais qu'il a désormais une « antenne » permanente dans la Maison de l'Orient, 1, rue Raulin.

Comment ne pas louer ici la générosité de plusieurs donateurs — dans certains cas absolument anonymes, mais que nous pensons être de nos « Amis » — qui nous ont fait parvenir des dons importants à inscrire dans ce budget : une fois 5 000 F, deux fois 1 000 F, plusieurs fois 500, 400 F, etc. ? Tout cela, joint à la subvention de l'*Œuvre d'Orient* (10 000 F), nous permet, en cette année 1975, d'envoyer presque 500 volumes (acquis au meilleur prix) et de compléter ainsi plusieurs collections de Séminaires, de Facultés de Théologie, d'Instituts catholiques et orthodoxes, surtout en Afrique et dans plusieurs pays de l'Est.

VARIA

Ceux qui assistaient à l'audience papale, à Rome, le 27 septembre dernier, dans la très belle salle qui peut contenir des milliers d'auditeurs, ont pu entendre Paul VI s'adresser d'abord, en français, aux membres du IX^e Congrès international d'Archéologie chrétienne et leur dire à peu près ceci : Par vos travaux et par vos recherches, par vos publications sur les monuments et les objets de l'Antiquité chrétienne, vous ne servez pas seulement la Science, mais vous êtes utiles à tous les hommes, à tous ceux au moins qui veulent s'informer de l'histoire du Christianisme, et à tous les pèlerins en particulier qui visitent quotidiennement les catacombes, les églises et les musées de Rome ; vous permettez à tous de prendre une connaissance personnelle, claire et précise, de plus en plus sûre aussi, des témoignages les plus anciens de cette tradition qui de siècle en siècle, de génération en génération, nous relie au Christ. L'activité de notre Association et de l'Institut qu'elle soutient est tellement proche de celle de l'archéologie chrétienne que nous pouvons sans hésiter nous approprier les encouragements du Pape et penser que nous œuvrons nous aussi pour le peuple chrétien et même pour toutes sortes de lecteurs. Rendre accessible aux hommes d'aujourd'hui les textes de la tradition chrétienne des premiers siècles, qui constituent aussi une très grande part de la littérature méditerranéenne et occidentale jusqu'à la Renaissance, et cela selon les normes scientifiques modernes, c'est un objectif à la fois religieux, culturel et humaniste.

Des membres de l'Institut ont participé au VII^e Congrès international des Etudes patristiques à Oxford (septembre), au IX^e Congrès international d'Archéologie chrétienne de Rome (septembre), aux Colloques commémorant le Centenaire de la mort de Migne soit à Chantilly (mai) soit à Saint-Flour (juillet), et enfin au Colloque international sur le monachisme oriental dans l'Égypte chrétienne (Bruxelles, mars).

Signalons encore trop brièvement trois thèses préparées en liaison plus ou moins étroite avec notre Institut et soutenues à Lyon et à Nice devant un jury composé de plusieurs de nos collaborateurs : l'une de doctorat d'Etat, sur l'exégèse de Théodore de Cyr (J.-N. Guinot), les deux autres de 3^e cycle : édition du *Commentaire de Job*, inédit, de saint Jean Chrysostome (H. Sorlin) et édition de la *Vie de saint Honorat*, par saint Hilaire d'Arles (M.-D. Valentin). — Deux missions scientifiques, l'une à Oxford et l'autre à Athènes. — Et, tout au cours de l'année, de nombreuses visites, voire des séjours prolongés de Français ou d'étrangers, pour consultation, pour mise au point de méthode de travail, pour révision de travaux.

DE SAINT GREGOIRE LE GRAND deux textes tirés des Morales sur Job

1. — *Réflexions sur la résurrection des morts* (n° 212, p. 429-433)

Nous tenons donc l'espérance de notre résurrection, puisque nous sommes en présence de la gloire de notre Tête. Mais, pour qu'on n'aille pas dire, fût-ce en son for intérieur, que si le Seigneur est ressuscité de la mort, c'est que, Dieu et homme en une seule et même personne, il a surmonté par sa divinité la mort subie en son humanité, mais que nous, qui sommes seulement des hommes, nous ne pouvons pas nous relever d'une condamnation à mort, voici justement qu'à l'heure de sa résurrection, les corps de nombreux saints ont aussi ressuscité, le Seigneur voulant nous montrer en lui-même l'exemple de la résurrection et nous présenter encore celle d'autres êtres semblables à nous par leur nature purement humaine, afin de nous rendre forts devant la résurrection : il fallait que, dans son désespoir de jamais recevoir un don qu'avait manifesté en lui-même l'Homme Dieu, l'homme osât croire que pouvait se produire en lui aussi ce qu'il constatait en d'autres, dont la nature, il le savait sans l'ombre d'un doute, était purement humaine...

Considérons la petitesse d'une semence d'arbre jetée en terre pour produire un arbre, et représentons-nous, si nous en sommes capables, où était caché dans l'exiguïté de cette semence l'arbre tellement immense qui en est sorti, où donc étaient le bois, l'écorce, la verdure du feuillage, la profusion des fruits. Distinguaient-on rien de tel dans la semence quand elle était jetée en terre ? Et pourtant, selon le plan secret du maître-d'œuvre qui ordonne merveilleusement le devenir universel, dans la délicatesse de la semence était cachée l'âpreté de l'écorce, dans la fragilité de la semence se voilait la force de sa résistance et dans sa sécheresse, la profusion de sa fécondité. Faut-il donc s'étonner qu'une poussière si ténue, qui échappe même à nos yeux une fois réduite à ses éléments, recouvre forme humaine le jour où le veut Celui qui des semences les plus ténues fait surgir dans leur intégrité des arbres immenses ? Puisque donc nous sommes, par notre constitution même, des êtres doués de raison, l'espérance de notre résurrection devrait s'imposer à notre regard, à notre contemplation même devant le monde extérieur. Mais comme s'est engourdi en nous le jugement de la raison, pour nous donner un exemple, nous est venue, de surcroît, la grâce du Rédempteur. Oui, il est venu, celui qui a constitué notre être, il a assumé la mort, il a manifesté sa résurrection, afin que nous, qui n'avons pas voulu garder l'espérance de la résurrection par raison, nous la gardions avec son secours, avec son exemple. Job peut donc dire : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour ». Et si quelqu'un désespère que puisse survenir en lui un pouvoir de résurrection, qu'il rougisse devant les paroles de cet homme fidèle parmi les Gentils, et qu'il juge du poids du châtiement qui doit le frapper s'il ne croit pas encore à sa propre résurrection, lui qui sait maintenant que la résurrection du Seigneur est une réalité, et si un homme pour qui la résurrection du Seigneur Jésus n'était encore qu'une espérance a pu croire à la sienne.

2. — « *Cherchez d'abord le royaume de Dieu* » (n° 221, p. 89-93, sur Job 21, 15)

« Qui est le Tout-puissant pour que nous le servions ? » L'esprit de l'homme, en effet, se répand d'une manière coupable à l'extérieur et s'éparpille parmi les biens matériels sans revenir intérieurement à lui-même, sans être en état de concevoir celui qui est invisible. Ainsi, dans leur mépris des comman-

dements spirituels, les hommes charnels, qui ne voient pas Dieu corporellement, en viennent un jour à s'imaginer même qu'il n'existe pas. De là, cette parole de l'Écriture : « L'homme sans sagesse a dit en son cœur : « Dieu n'existe pas ». De là, ces paroles maintenant encore : « Qui est le Tout-puissant pour que nous le servions ? ». Très souvent, en effet, les hommes aspirent à servir les hommes, qu'ils voient corporellement, plutôt qu'à servir Dieu, qu'ils ne voient pas. Car en tout ce qu'ils font le but vers lequel ils tendent, c'est de voir de leurs yeux ; et comme vers Dieu ils ne peuvent pas tendre les yeux de leur corps, ils dédaignent de lui témoigner leur obéissance, ou, s'ils l'entreprennent, ils en sont épuisés. Non, ils ne croient pas, nous venons de le dire, qu'existe un être que leurs regards ne voient pas corporellement. Mais s'ils cherchaient avec humilité celui qui anime tout au monde, Dieu, c'est en eux-mêmes qu'ils découvriraient que ce que l'on ne voit pas a plus de prix que la chose que l'on voit. Eux-mêmes, en effet, s'ils subsistent, c'est par l'union d'une âme invisible et d'un corps visible ; mais, que ce qui ne se voit pas leur soit ôté, sur-le-champ s'effondre ce qui se voit. Et sans doute leurs yeux de chair restent ouverts, mais ils ne peuvent rien voir, rien sentir. C'en est fait de leur sens de la vue, parce que son hôte s'est retiré ; et la maison de chair demeure vide parce que s'est éloigné cet esprit invisible qui savait si bien regarder par ces fenêtres. Que l'invisible est de plus haut rang que le visible, tout homme charnel devrait donc le juger à partir de lui-même et puis, prenant, pour ainsi parler, cette échelle des valeurs, tendre vers Dieu, car Il existe d'autant plus qu'Il demeure invisible et il demeure d'autant plus le Très-Haut qu'il reste incompréhensible. Mais il y a des hommes qui ne doutent pas que Dieu existe et qu'il est incompréhensible et qui pourtant attendent de Lui non pas lui-même, mais des dons extérieurs. Et comme ils constatent que ces dons manquent à ceux qui le servent, ils dédaignent, eux, de Le servir. Et Job donne encore ces paroles des impies :

« Et à quoi nous sert de prier un tel être ? ». Si ce n'est pas Dieu même qui est cherché dans la prière, l'esprit se lasse bientôt dans la prière, car si l'on demande ce que peut-être bien dans le secret de son jugement Dieu refuse d'accorder, on en vient même au dégoût de celui qui ne veut pas donner ce que l'on aime. Mais c'est lui-même, plus que ce qu'il a créé, que le Seigneur veut que l'on aime. C'est le bonheur de l'éternité, plutôt que celui de la terre, qu'il veut que l'on demande, selon la parole de l'Écriture : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous viendront par surcroît ». Le texte, en effet, ne dit pas « vous seront données », mais « vous viendront par surcroît », signifiant assurément que ce qui est donné en principal n'est pas ce qui est surajouté. Car si notre devoir est de mettre l'éternité dans notre intention, mais le temporel dans l'usage pratique, c'est le premier bien qui nous est donné et le second, bien sûr, est surajouté en surabondance. Souvent pourtant, quand ils sollicitent des biens temporels sans rechercher les récompenses éternelles, les hommes demandent le surcroît et ils ne désirent pas le bien qui recevrait ce surcroît. Et ils ne considèrent pas comme un gain de leur demande d'être pauvres temporellement en ce monde et de vivre dans l'autre riches en béatitude pour l'éternité ; uniquement tendus, nous l'avons dit, vers les biens visibles, ils se refusent à l'effort de la prière pour acquérir les biens invisibles. Car s'ils recherchaient les biens d'en haut, alors ils seraient payés de leur effort : lorsqu'une âme en prière aspire haletante à voir celui qui anime sa vie, enflammée des désirs divins, elle s'unit au monde d'en haut, elle se détache du monde d'en bas et dans l'amour de sa ferveur elle s'ouvre pour accueillir et en accueillant elle s'embrace. Oui, être saisie d'amour pour les biens d'en haut, c'est déjà aller au-dessus d'elle-même et quand, dans l'avidité de son désir, ses lèvres s'ouvrent aux biens du ciel, merveille, cela même qu'elle veut recevoir, elle le savoure déjà.

Plus d'un parmi nos lecteurs s'interroge sur les rapports des textes anciens avec la vie chrétienne d'aujourd'hui. A vrai dire, on pourrait écrire un et plusieurs volumes sur ce sujet, comme le montre un excellent petit livre paru et signalé naguère dans le n° 9 du Bulletin (1962) : « L'actualité des Pères de l'Eglise », par André Benoit, professeur à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg (Delachaux et Niestlé, 1961).

Rappelons seulement ici un principe qui doit toujours guider notre lecture des « Pères » : nous ne devons absolument pas nous attendre à trouver dans leurs écrits une réponse toute faite à nos questions, une solution adéquate et définitive à tout problème concernant la foi, la morale ou la vie spirituelle. Mais, ce qu'il faut chercher dans la lecture ses textes de la Tradition chrétienne, c'est sans doute, dans plus d'un cas, un critère qui nous permet de mieux distinguer l'essentiel de ce qui est secondaire, l'absolu et l'immuable du relatif et du contingent ; et c'est surtout une confrontation qui suscite une réflexion féconde et nous aide à approfondir notre foi ou à discerner notre devoir, une confrontation entre notre situation présente et celle d'autres hommes qui, en d'autres temps, ont été d'authentiques chrétiens et même surtout, au sens fort du terme, des saints.

Peut-être les extraits suivants de saint Grégoire illustreront-ils cette réponse que nous esquissons à la question posée plus haut.

Sur la lecture de la Bible
(n° 32 bis, p. 253)

La sainte Ecriture s'offre aux yeux de notre âme comme un miroir : nous y pouvons contempler notre visage intérieur. C'est là que nous voyons notre laideur et notre beauté. C'est là que nous prenons conscience de notre avancement, là, de notre absence de tout progrès. Elle raconte les actes des saints et provoque à leur imitation le cœur des faibles. En rappelant leurs victoires, elle rassure notre faiblesse contre l'assaut des vices. Grâce à ses paroles, la guerre effraye d'autant moins notre esprit, qu'il voit exposé devant lui les triomphes de tant de héros. Quelquefois même, elle nous raconte non seulement leurs vertus, mais nous découvre aussi leurs chutes ; nous voyons dans leurs victoires ce que nous devons faire nôtre en l'imitant, et dans leurs chutes, ce que nous devons redouter. Job, par exemple, nous apparaît grandi par la tentation, mais David est jeté bas par elle. La vue des vertus des anciens ranime notre espérance, celle de leurs chutes nous arme d'une prudente humilité. La première, par la joie qu'elle cause, donne des ailes, la seconde, par la crainte, donne de la retenue. L'âme du lecteur, y apprenant la confiance qui espère et l'humilité qui craint, n'a pas, grâce au poids de la crainte, la témérité de s'enorgueillir, et cette crainte qui l'opprime ne la jette pas dans le désespoir, mais par ces exemples de vertus, elle est fortifiée dans la confiance de son espoir.

Association des « AMIS DE SOURCES CHRETIENNES »
(reconnue d'utilité publique)

29, rue du Plat, 69002 Lyon

C.C.P. 3875-10 Lyon

Tél. (78) 37-27-08

Cotisations annuelles : adhérent : 30 F ; bienfaiteur : 100 F ; fondateur : 500 F

Directeur de publication : C. MONDÉSERT

AUDIN - LYON